

Les bonnes manières

La mauvaise éducation de Pedro Almodóvar

Marcel Jean

Numéro 120, décembre 2004, janvier 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24640ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jean, M. (2004). Compte rendu de [Les bonnes manières / *La mauvaise éducation* de Pedro Almodóvar]. *24 images*, (120), 57–57.

Les bonnes manières

par Marcel Jean

Longtemps icône de l'underground madrilène, Pedro Almodóvar a changé de statut avec *Tout sur ma mère* en 1999. Brusquement, sa renommée a dépassé les cercles cinéphiliques plus durs pour rejoindre un large public attiré par une critique unanime à vanter les talents de scénariste et de metteur en scène de l'auteur expérimenté d'une quinzaine de longs métrages en un peu plus de vingt ans – à l'habileté redoutable.

Il est vrai qu'Almodóvar avait eu un succès considérable en 1988 avec *Femmes au bord de la crise de nerfs*, mais les films qui avaient suivi cette comédie n'avaient pas réussi à maintenir la cote de popularité du cinéaste. Tout a changé, donc, avec *Tout sur ma mère*, donné favori à Cannes par une presse enthousiaste – mais le jury allait avec raison lui préférer le *Rosetta* des frères Dardenne –, puis avec *Parle avec elle*, couronné d'un Oscar et d'une kyrielle de prix.

Cette année, Almodóvar, élevé au rang d'auteur majeur, de Fassbinder ibérique ou de Fellini hispanophone, avait l'honneur d'ouvrir le Festival de Cannes avec *La mauvaise éducation*, film d'une maîtrise admirable, écrit et tourné par un cinéaste en total contrôle de son art. Structure complexe où présent, passé et fiction sont conviés, mélange de vérités et de mensonges, amalgame de sujets audacieux (agressions sexuelles commises par un prêtre, quête d'identité, transsexualité, affres de la création), tout converge à faire de ce film une œuvre majeure. Et pourtant...

Pourtant, aussi solide soit-il, le plus récent opus d'Almodóvar souffre des mêmes limites que *Tout sur ma mère* ou *Parle avec elle*, deux films agréables dont les fausses audaces formelles visent avant tout à conforter le spectateur dans son sentiment d'être intelligent. On se souviendra par exemple des changements de focalisation et de la non-linéarité de *Parle avec elle*, qui venaient intellectualiser un mélodrame somme toute classique, qui n'avait ni le lyrisme plastique d'un Douglas Sirk, ni la brutalité expressive et le désespoir d'un Fassbinder. À côté



On dit Almodóvar sulfureux, ce qu'il n'est plus depuis longtemps.

de ces deux modèles du genre, le film d'Almodóvar, séduisant à souhait, pouvait faire penser à l'œuvre d'un étudiant extrêmement doué : émouvant parce que le genre l'exige, mais d'une émotion qui se livre d'emblée, dont il ne reste plus rien au deuxième visionnage tant l'idée du monde (et du cinéma) sur laquelle repose l'exercice est ténue.

On peut dire la même chose de *La mauvaise éducation*, dont la structure maintes fois utilisée – par exemple chez Angelopoulos dans *Le voyage à Cythère* – ne sert qu'à soutenir un propos touchant mais lui aussi rabâché : pensons seulement à *Lillies* de John Greyson, d'après la pièce *Les feluettes* de Michel Marc Bouchard. On ne demande bien évidemment pas au cinéaste de réinventer la roue à chaque film, mais on se retiendra tout de même de crier au génie face à une fiction glacée par tant de contrôle, dont les retournements systématisés deviennent rapidement prévisibles et dont le discours, malgré sa gravité, n'implique aucune urgence.

Almodóvar, c'est selon moi une évidence, est un auteur surévalué dont les films ne justifient pas la réputation. On le dit sulfureux, ce qu'il n'est plus depuis belle lurette tant ses longs métrages récents expriment la pensée consensuelle des gens ouverts et bien éduqués : éloge de la différence, affirmation sexuelle et un soupçon d'anticléricalisme. Sous Franco, passe encore, mais aujourd'hui ! Sans que cela

soit comparable avec l'attitude choquante de Nikita Mikhalkov qui avait attendu l'effondrement de l'URSS pour dénoncer Staline dans *Soleil trompeur* (avant la chute du Mur il se contentait d'adapter Tchekhov), Almodóvar ne peut plus guère brusquer qu'un quarteron de grabataires de l'Opus Dei. On dit d'Almodóvar qu'il est le plus grand cinéaste espagnol depuis Buñuel. Que fait-on de Victor Erice, ou même de Carlos Saura, dont les meilleurs films (*La chasse*, *Cria Cuervos*, *Elisa, vida mía*) ont cette densité, cette richesse polyphonique qui fait tant défaut aux œuvres d'Almodóvar ? Quant au reste, *La mauvaise éducation* et *Parle avec elle* ne sont pas exempts de maniérisme, toute spontanéité y étant bannie au profit d'une écriture recherchée et raffinée qui va jusqu'à l'autocitation (voir le parallèle existant entre *La mauvaise éducation* et *La loi du désir*).

Almodóvar a un style, voilà qui est indéniable. Chaque plan de *La mauvaise éducation* est reconnaissable. Celle-ci cependant ne suffit à l'élever au rang des auteurs majeurs de notre temps. Trop de conscience face à son propre talent, trop d'insouciance face au reste. ❧

Espagne, 2004. Ré et scé. : Pedro Almodóvar. Ph. : José Luis Alcaine. Mont. : José Salcedo. Int. : Gael García Bernal, Fele Martínez, Daniem Gimenez-Cacho, Lluís Homar, 110 minutes. Couleur. Dist. : Les films Séville.

Sortie : 14 janvier 2005